



ÉLYSÉE ET GOUVERNEMENT CHRONIQUE

Réouverture de Notre-Dame : écriin, écran, écrémage

Croyant parachever la reconstruction d'une cathédrale sinistrée qui lui devrait la vie, Emmanuel Macron, tout feu tout flamme à la télévision, parut mener à terme son entreprise d'achèvement de la démocratie. Retour sur une soirée cathodique affligeante.

Antoine Perraud - 8 décembre 2024 à 12h01

N' en sommes-nous pas venus à tolérer l'intolérable, à supporter l'insupportable, à vivre l'invivable ? Preuve nous en a été donnée, samedi 7 décembre au soir, avec la captation audiovisuelle de la cérémonie de réouverture de la cathédrale de Paris. Le spendieux fut grand et la télé fut son prophète.

Tout sonnait faux avant que les cloches ne sonnassent. Il y avait d'abord le titre de ce si fastidieux tralala cathodique, affiché tout au long de la retransmission par France 2 : « *Retrouvons Notre-Dame.* » Pourquoi ce « nous », alors qu'il n'y en avait que pour des « eux » (pas toujours du jour) ?

La canaille était tenue à distance tandis que les excellences planétaires s'avançaient tels d'innombrables rois mages, sous une tente imposante dressée sur le parvis. Elle reproduisait sans le savoir l'exonarthex des églises orthodoxes – c'est-à-dire le vestibule séparé du lieu de culte proprement dit tout en y menant.

En l'occurrence, l'exonarthex prenait figure d'une immense cabine Photomaton, où chaque invité de marque se faisait tirer le portrait aux côtés de M. et M^{me} Macron, sur fond des trois portails parfois outrageusement illuminés de Notre-Dame. L'ensemble n'était pas sans vulgarité. Un comble.

Ont défilé Faure Eyadema, fils de Gnassingbé Eyadema (on est tyran de père en fils au Togo), ainsi que le

président de la République du Congo, Denis Sassou-Nguesso, sans oublier d'autres résidus de la « Françafrique » réduite aux (mal) acquis.

L'hypothétique ministre français des affaires étrangères (la motion de censure est passée par là), l'incertain Jean-Noël Barrot, accompagnait certains convives. Parmi lesquels se distinguait le tarbouche du prince Moulay Rachid, frère du roi du Maroc Mohammed VI ; lequel, âgé de 10 ans et coiffé du même couvre-chef, était guidé par le ministre des affaires étrangères de l'époque, Michel Jobert, lors de la célébration religieuse d'avril 1974 ayant suivi le trépas du président Pompidou.

Notre-Dame avait alors accueilli à nouveau le même gratin terrestre qui s'était transporté, trois ans et demi plus tôt, pour la cérémonie de funérailles de Charles de Gaulle. La France voyait les deux tours comme une paire de brassards de deuil. Le fameux « *une messe est possible* », consenti dans son testament par François Mitterrand, rendrait le lieu encore plus sépulcral.

Mais ce samedi soir de l'an de grâce 2024, les commentateurs de la chaîne publique exigent qu'il y ait de la réjouissance dans l'air. En dépit de la catastrophe par le feu d'avril 2019, c'est la première fois, depuis le *Te Deum* de la Libération en 1944, que le sanctuaire de l'île de la Cité accueille un événement non pas lugubre mais plaisant.

« Rosace et flèche tatouées »

Il est, du reste, extrêmement folichon de comparer l'art du baisemain pratiqué, non sans raideur, par Michel Barnier avec celui réalisé de main de maître par le président de la Pologne – pays où la police, il n'y a pas si longtemps, verbalisait les dames fautives au volant en accompagnant la contredanse de ce geste courtois venu du fond des âges de la politesse européenne.

Des têtes couronnées passent sous la tente. Ou de futures têtes couronnées, tel le prince de Galles, William, premier Windsor à porter à nouveau la barbe, avant de monter sur le trône, depuis 1936 – année où deux frères glabres, Edouard VIII puis George VI, mirent fin au système

pileux ayant couvert les joues et le menton de George V et, avant lui, d'Edouard VII.

Voilà qui aurait mérité un petit amphi poilant de Stéphane Bern. Mais celui-ci aux panoramiques préfère les zooms. Il nous apprend que l'architecte en chef des monuments historiques, Philippe Villeneuve, « *a la rosace et la flèche de Notre-Dame tatouées sur le corps* ». Sans plus de précision.

Stéphane Bern lâche parfois des phrases quasi cosmiques, qui ouvrent des abîmes sous nos ouïes : « *Les rois de France prétendaient descendre du Prophète Mahomet par Blanche de Castille.* » Et puis très vite le chroniqueur revient à ses moutons : qui accompagne qui, qui est venu seul en « *nous privant de glamour* » (réponse : le prince de Monaco) et tout le saint frusquin du petit sensationnel.

N'était-il pas envisageable de rappeler un instant, d'une façon ou d'une autre, que la cathédrale de Paris fut toujours un lieu de culte lié au pouvoir ?

Chaque chose et chacun est abordé par le petit bout de la lorgnette. Les prétendus journalistes qui causent dans le poste deviennent des climatiseurs de l'esprit public. Leur ronronnement est là pour nous faire admettre l'inadmissible. Elon Musk arrive ? Pas grave du tout, juste l'homme le plus riche de la planète qui prend ici ses aises.

On ne demande pas à Stéphane Bern de jouer à Fernand Braudel, mais n'était-il pas envisageable de rappeler un instant, d'une façon ou d'une autre, que la cathédrale de Paris fut toujours un lieu de culte lié au pouvoir ? Et que la dynastie des Capétiens sut en user avec intelligence et dextérité ?

L'exemple touchant au sublime s'avère Louis IX, futur « saint Louis », achetant la couronne d'épines et autres reliques à l'empereur latin de Constantinople, Baudouin II de Courtenay, à court d'argent. Nous sommes alors en 1238. En août de l'année suivante, lesdites reliques arrivent en procession à Paris et le souverain se dépouille : le voici pieds nus, revêtu d'une simple tunique, déposant la couronne d'épines dans la cathédrale.

Le président Macron, trop heureux d'être là, aura plutôt laissé au vestiaire toute humilité superfétatoire. Il frétille d'aise tactile. Le voici qui accueille ses prédécesseurs à l'Élysée, François Hollande (service minimum), puis Nicolas Sarkozy (service maximum). Ces deux ex-là, obligés de se côtoyer une fois encore, afficheront des mines de pénitents, assis au premier rang.

The Great Dictator

Seul moment d'émotion qui ne soit pas tout à fait escompté, téléguidé, chorégraphié d'avance : les applaudissements qui accueillent le président ukrainien Volodymyr Zelensky. Sa vêtue, comparée à tant de parures déployées, le rapproche peut-être de la rusticité affichée par Louis IX dit « saint Louis » en 1239.

Voici que débarque un personnage ombrageux, aux traits patibulaires, aux gestes saccadés passant pour saluts ; voici une sorte de fou furieux craint par les uns, respecté par les autres, dont toute l'attitude semble calquée sur la contenance délirante de Chaplin dans *The Great Dictator* : voici Donald Trump.

Il empoigne Emmanuel Macron en mimant un bras de fer. Il arrive mais paraît accueillir. Il est l'invité qui se pose en puissance invitante, dès la tente comme tout au long de la cérémonie. Pour paraphraser Hugo : et ses pas, ébranlant les arches colossales, troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

Ce qui va suivre sera endoctrinement, battage, prosélytisme. Logique : c'est l'Église apostolique et romaine qui inventa la propagande. Avec la création, par le pape Grégoire XV, en 1622, de la *Congregatio de Propaganda Fide* (Congrégation pour la propagation de la foi). Rendons à Grégoire ce qui est à Grégoire.

Druide bariolé

Le rite de l'ouverture des portes suivra son cours avec les trois fois trois coups de la crosse d'un archevêque haut en couleur : une chape à la fois verte (l'espérance), rouge (symbole du sang du Christ et du feu de l'Esprit saint), bleu (marial) et enfin jaune (tonalité festive utilisée pour Noël). Seul un monde déchristianisé aura pu prendre M^{gr} Ulrich pour un druide bariolé.

Mais l'heure est au blabla républicain. Emmanuel Macron, qui nous a laissé de longues années pour apprécier ses talents de caméléon anthropophage, prend la place du Grand Prêtre. Nous savons maintenant que son « *en même temps* » signifie « je veux être tout à la fois ». Le voici donc tour à tour Bossuet (« *la nouvelle de l'incendie a couru de lèvres en lèvres* ») ou Paul Valéry (« *nos cathédrales aussi sont mortelles* »).

Le président ventriloque poursuit son numéro : le voici encore et toujours André Malraux, passant des chameliers du désert à l'ombre de Quasimodo. Et même Alain Decaux, par la grâce des grosses ficelles narratives qui font revivre l'événement. Mais aussi sans relâche, bien entendu, le pervers égotiste national. En particulier lorsqu'il rappelle cet épisode d'il y a 220 ans – il eût sans doute goûté de le frôler davantage : « *Napoléon se sacrant lui-même.* »

« *Comediante, tragediante* », avait grincé le pape Pie VII, dans une interjection célèbre à l'adresse de l'empereur des Français qui le retenait prisonnier à Fontainebleau en 1812. *Comediante, tragediante* se montre Emmanuel Macron, avec pour pompon ce glissement de « *fraternité* » à « *fortunes* », tandis que la réalisation, en un plan complaisant, s'attarde sur la plaque célébrant les plus grands donateurs.

M^{gr} Marty avait osé ceci, sous les voûtes de Notre-Dame, en avril 1974, à l'occasion de la mort de Georges Pompidou : « *Tous, nous pouvons être déjà des citoyens du Royaume fraternel, lorsque nous souffrons pour la justice, nous travaillons au service de la paix, nous entendons le cri des opprimés. Dans le recueillement, méditons sur notre condition et nos responsabilités. Pour beaucoup d'entre nous, celles-ci sont grandes.* » M^{gr} Lustiger, en janvier 1996, avait d'emblée cité le défunt François Mitterrand fustigeant « *ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes pressés d'exister éludent le mystère* ».

M^{gr} Ulrich ne tente presque rien de tel. Rappeler à leurs devoirs les puissants ici réunis n'est guère de son royaume. Dans la Lettre de saint Paul aux Éphésiens qui est lue, seule la fin irénique a droit de cité, plutôt que ce début qui aurait dû s'imposer en guise d'avertissement :

« *Et vous, vous étiez des morts, par suite des fautes et des péchés qui marquaient autrefois votre conduite, soumise aux forces mauvaises de ce monde [...].* »

Seule la liturgie résiste, ce 7 décembre 2024, dans la cathédrale ouverte à nouveau : « *Qui est semblable au Seigneur notre Dieu ? Lui, il siège là-haut. Mais il abaisse son regard vers le ciel et vers la terre. De la poussière il relève le faible, il retire le pauvre de la cendre pour qu'il siège parmi les princes, parmi les princes de son peuple* », proclame le Psaume 112.

Quant au Magnificat (enfin une voix féminine – celle de Marie « mère de Dieu » – en cet aréopage par trop viril !), ses louanges au Seigneur, en latin, se révèlent révolutionnaires. Elles prônent l'affranchissement. C'est elles qui inspireraient la théologie de la libération : « *Déployant la force de son bras, il disperse les superbes. Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles. Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides.* » C'est peut-être à ce moment précis du Magnificat que le despote Bachar al-Assad, honni du peuple syrien, quittait dans la nuit son palais de Damas, en catimini, pour échapper à l'insurrection populaire...

La cérémonie de Notre-Dame aura montré à quel point ceux qui sont censés nous gouverner marchent sur la tête en nous marchant sur les pieds. Les princes de l'Église semblent ignorer la valeur des chants qu'ils font résonner. Le président de la République française piétine le peuple qu'il invoque dans le vide, se fait prêcheur de perles tout en s'asseyant sur la laïcité, invite le rédempteur du néofascisme : Donald Trump.

Pour pasticher une certaine rhétorique complotiste qui prétend décrypter des signes et des messages codés dans chaque gargouille du monument, une interprétation s'impose après un tel cauchemar démocratique en mondovision : et si les deux tours de Notre-Dame de Paris se vérifiaient deux doigts d'honneur, pointés vers le ciel, en vue d'anathématiser deux présidents nocifs ayant foulé sans vergogne le sol restauré de la cathédrale ?

Antoine Perraud